

Une Histoire de l'hystérie ou une Histoire de l'enfermement des femmes à la Salpêtrière dans *Le bal des folles* de Victoria Mas

A History of hysteria or a History of the confinement of women at the Salpêtrière in *Le bal des folles* by Victoria Mas

NOURA HAMOUCHE
Université d'Alger 2, Algérie
noura.hamouche@univ-alger2.dz

Abstract

Le bal des folles is Victoria Mas's first novel. Published by Albin Michel in 2019, it won the *Prix Renaudot des lycéens* the same year. Set in 1885 at the Salpêtrière Hospital, the author retraces history to tell the story of a hospital that has served many purposes since the XVIIth century. From the General Hospital, where all "deviants" were locked up under restrictive and confusing regulations during the reign of the Sun King. It became, at least visibly, a place for the insane in the XVIIIth century, with the birth of psychiatry. In the XIXth century, the great Charcot arrived at the Salpêtrière to treat the madwomen, the hysterical, with new therapies such as hypnosis. Behind the appearance of medical progress and a visible medical preoccupation with women and their suffering, the Salpêtrière locks them up and excludes them from the "normal" community, from the social order. This article attempts to understand the interplay between the history of the Salpêtrière and Charcot's experiments on hysterics, carried out by V. Mas, in relation to her engagement to women and feminism.

Keywords

Madwoman, witch, Jean-Martin Charcot, Salpêtrière, confinement.

Resumen

Le bal des folles es la primera novela de Victoria Mas. Publicada por Albin Michel en 2019, ganó el premio *Prix Renaudot des lycéens* ese mismo año. Ambientada en 1885 en el Hospital de la Salpêtrière, la autora retrocede en el tiempo para contar la historia de un hospital que ha tenido múltiples usos desde el siglo XVII. De Hospital General, donde se encerraba a todos los "desviados" bajo una reglamentación restrictiva y confusa bajo el Rey Sol. En el siglo XVIII, con el nacimiento de la psiquiatría, se convirtió en un lugar para los alienados, al menos en apariencia. En el siglo XIX, el gran Charcot llegó a la Salpêtrière para tratar a las locas, a las histéricas, con nuevas terapias como la hipnosis. Detrás de la apariencia del progreso médico y de una visible preocupación médica por las mujeres y sus sufrimientos, la Salpêtrière, las encerraba y las excluía de la comunidad "normal" del orden social. Este artículo intenta comprender la interacción entre la historia de la Salpêtrière y los experimentos de Charcot sobre las histéricas, llevados a cabo por V. Mas, en relación con su compromiso con las mujeres y el feminismo.

Palabras clave

Loca, bruja, Jean-Martin Charcot, Salpêtrière, reclusión.

1. Introduction

L'exclusion¹ du fou est passée par l'hôpital général² au XVII^e siècle, rejetant les passions dans la nuit de l'indicible pour faire prévaloir la raison. Le fou n'est cependant pas le seul personnage dérangeant dans la société occidentale à cette période, le pauvre l'est aussi, la prostituée, le criminel, l'invalidé, le vieux, l'enfant bâtard... Désormais, les anciennes léproseries du Moyen Âge ont trouvé leur utilité sous le roi Soleil et on y enferme toutes les catégories sociales dont la présence crée le désordre, la mesure étant le mot d'ordre de la vie publique en France, sous son règne.

Le bal des folles est un roman historique publié en 2019. Plusieurs prétextes d'écriture s'y entrelacent pour construire la trame, dans une sorte de mise en abyme à plusieurs niveaux. Visiblement, il est question de retracer les expérimentations psychiatriques du docteur Jean-Martin Charcot sur l'hystérie comme maladie neurologique, touchant plus les femmes que les hommes, du fait même de l'origine du mot: "du grec ὄστέρα, matrice" (*Encyclopédie Universalis*, s.d.), et sur l'hypnose comme traitement inédit. L'anecdote est conçue autour de la vie de femmes rejetées, enfermées par leurs proches. Elles sont nombreuses et sont toutes sujettes aux expériences hypnotiques spectaculaires, données par le grand docteur. C'est l'histoire de Louise qui espère devenir aussi célèbre que Blanche Wittmann, la reine des hystériques de Charcot. C'est le destin de Thérèse, une ancienne prostituée qui trouve refuge dans le service du psychiatre et qui refuse d'en sortir jusqu'à sa mort. Geneviève, quant à elle, est une sceptique appliquée, elle est l'infirmière en chef du service. Admiratrice inconditionnelle de Charcot, elle se tient à une rigueur imparable, mais entretient une correspondance secrète avec sa sœur morte. C'est dans cette faille entre la raison et la passion de Geneviève que va s'immiscer la turbulence d'Eugénie, une jeune femme à la fois révoltée et sûre d'elle-même. Une aventure spirituelle jonchée d'interdits et de barrières à franchir s'amorce alors entre les deux personnages. Les destins de ces femmes sont aussi sous-tendus par l'Histoire de la doctrine spirite, qui passe par un livre,

¹ Dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), M. Foucault remonte l'histoire du statut du fou en Occident, son existence au sein et à l'extérieur de la société, les institutions mises en place à travers les époques pour sa prise en charge. Il montre que le fou a d'abord été libre au Moyen Âge, libre de circuler voire même de parler, puisqu'on pouvait prendre sa parole pour prophétique ou sans intérêt, mais en tout cas, on l'écoutait. S'en suivent à partir du XVII^e siècle, avec l'avènement du cartésianisme entre autres, des démarches et des procédures plus restrictives, plus contraignantes, et on voit son espace réduire jusqu'à ne plus exister à l'intérieur de la société. Désormais, il faut l'enfermer pour rétablir l'ordre au sein du corps social. Ensuite, au XVIII^e siècle, il faut l'enfermer, mais cette fois-ci, c'est pour "son bien", pour le soigner. Il est soumis à l'isolement dans des cellules, au sein des hospices. On le traite avec des substances chimiques, pharmaceutiques, administrées pour contenir ses humeurs et débordements, contrôler son énergie, réduire sa violence. Bref, entre le XVII^e et le XIX^e siècles, le fou devient un problème social auquel il faut trouver des solutions pour empêcher qu'il ne perturbe l'ordre et la tranquillité publics.

² L'hôpital général incarne la première "hétérotopie" dans le monde occidental. Le concept est de M. Foucault (1984). On pourrait aussi l'appeler l'hétérotopie à caractère général qui, selon les besoins et fonction des évolutions scientifiques et techniques, va engendrer une multiplicité d'autres hétérotopies, notamment la prison, l'hôpital psychiatrique, la maison de retraite, le cimetière, la maison close... Ce sont tous les lieux où s'incarnent et sont contenus les désordres sociaux.

un auteur, un nom ésotérique: c'est *Le livre des esprits* (1857) d'Allan Kardec³. À son tour, le spiritisme charrie l'histoire de la sorcellerie et celle de l'hôpital général pour créer un effet de réel intensifié par les péripéties de plusieurs femmes oubliées derrière les murs de l'hôpital aux prises avec des lois patriarcales rigides, intransigeantes, pesant sur la vie de chacune comme un joug fatal. L'occasion du bal dans le titre éponyme, historiquement et dans le récit fictif de V. Mas, tient comme une des dernières expériences de Charcot pour faire des "folles" des femmes "normales" le temps d'une soirée mondaine à la Salpêtrière. Plusieurs thématiques s'entrelacent et tissent la trame du récit: il s'agit de la femme normale et de la folle ou l'aliénée, de la médecine comme institution d'État visant à la soigner et/ou à la contrôler, des relents encore présents de la traque des sorcières aux siècles précédents... À travers une écriture historique où les noms et les dates réels figurent comme des indices de l'histoire de l'hôpital général et de la psychiatrie en France, V. Mas brosse plusieurs tableaux de "folles", de femmes réduites au silence, sous la coupe médicale du grand docteur. Outre l'essor de la psychiatrie, c'est la condition des femmes au XIX^e siècle qui est peinte dans sa nudité violente, faite d'enfermement et d'agressions répétées, tuées et normalisées, révélant les stigmates encore opérants des bûchers, où des "sorcières"⁴ ont été brûlées vives, dans un passé peut-être lointain, mais encore lancinant.

Le présent article veut rendre compte d'une écriture féministe engagée, une écriture où le thème de la maladie mentale est choisi pour montrer comment la société française a procédé à assujettir les femmes au XIX^e siècle, en se servant de la science médicale comme stratégie. Car les femmes, dès qu'elles s'écartent du "modèle familial" admis, où la soumission aux règles de la bienséance est une exigence qui leur est fatale, leur exclusion du cadre social se profile à l'horizon, irrémédiable. À l'instar de V. Mas, nous interrogerons le patriarcat, soutenu par l'avènement du catholicisme en France, jusqu'à la naissance et à l'essor des sciences objectives, notamment la psychiatrie. D'abord, la figure emblématique du docteur Charcot, comme incarnation de la loi masculine de l'époque, implacable à l'égard des femmes, permettra un premier niveau d'analyse du roman. La philosophie viendra renforcer le volet mi-anecdotique mi-historique, notamment sur le plan des idées, des glissements de sens contenus dans les stratégies d'assujettissement de la femme et qui sont battus en brèche à travers l'ironie subtile de l'auteure. La clôture se fera sur l'engagement assumé de V. Mas à travers les anecdotes individuelles des personnages féminins dont elle fait la peinture, sous le prisme d'une infériorisation de la femme encore persistante à certains égards, derrière des

³ Il ne s'agit pas d'un personnage fictif, mais d'un homme réel, de son vrai nom Hyppolite Léon Rivail (1804-1864), un instituteur et philosophe, dont la doctrine, le spiritisme, est fondée sur l'idée qu'il existe un ou des portails énergétiques qui permettent à certains humains de prendre contact avec les esprits, transmettre des messages entre l'au-delà et le monde réel. Il a écrit plusieurs livres pour défendre sa thèse et a dirigé *La Revue Spirit*, aussi présente dans le récit de V. Mas. Vite oublié en France, c'est au Brésil que son œuvre et sa doctrine trouvent un écho encore tangible aujourd'hui.

⁴ De la Renaissance à la Révolution française, les bûchers sont à l'ordre du jour dans la vie publique à travers toute l'Europe, en France notamment. Dans son ouvrage *La grande chasse aux sorcières, Histoire d'une répression, XV^e-XVIII^e siècle*, publié aux éditions Armand Colin, en 2013, Ludovic Viallet retrace la genèse de la persécution des sorcières à l'époque médiévale pour l'inscrire comme procès des sorcières, avec chasse concrète et condamnation au bûcher entre le XV^e et le XVIII^e siècle.

apparances d'émancipation et d'égalité bruyantes. Les femmes, dans l'univers romanesque de l'auteure, comptent pour le développement du récit dont un des objectifs est de dire le statut encore à construire de la femme et de tout ce qu'elle représente, à partir de son sexe, considéré comme incontrôlable, voire habité par des forces diaboliques.

2. Une histoire de la folie ou une histoire de la sorcellerie

Dans sa biographie consacrée au docteur Charcot, J. Thuillier (1993) crée un lien quasi-naturel entre la pratique de l'hypnose par l'éminent psychiatre et la thaumaturgie: "Lorsqu'il développa ses leçons sur l'hystérie et l'hypnose, ce fut l'apothéose du grand thaumaturge qui, entouré d'un halo de mystère, commandait aux paralytiques de se lever et opérait des guérisons quasi miraculeuses" (07). Les allusions faites aux origines de l'hypnose comme pratique douteuse et sorcière, dans son processus de conversion en pratique médicale psychiatrique, sont récurrentes tout au long du récit biographique richement documenté. Le biographe fait parler des sources originales pour s'assurer une authenticité de l'information. C'est ainsi qu'il donne la parole à Léon Daudet⁵, en visite chez Charcot et qui le fait attendre dans la somptueuse bibliothèque de sa clinique:

Il [Charcot] avait l'attitude et la mine de celui qui a fait un pacte avec le diable et qui en est au moment du règlement [...] Cette bibliothèque [de Charcot] était remplie d'ouvrages de sorcellerie, de thaumaturges et comme un répertoire de tous les détraquements du cerveau. Il émanait d'elle un prestige malsain, mais elle ne devait pas renfermer de grandes richesses. (Thuillier, 1993: 157)

Le visiteur, en l'occurrence l'écrivain et journaliste Léon Daudet, n'est pas impressionné par le contenu de la bibliothèque et n'a pas l'air de vraiment admirer ce qui se passe en ces lieux sur lesquels il jette un regard soupçonneux. Les mots sont crus et montrent le malaise de celui qui craint les pratiques sorcières, incantatrices du diable. Ceci, même si le docteur s'ingénie à se fabriquer la réputation de thaumaturge lors de ses leçons publiques:

Quant à Charcot grand amateur de peinture ancienne et classique, pour conforter son image de thaumaturge enveloppée de mystère, il va cette même année se servir lui aussi des arts plastiques pour écrire un ouvrage illustré de reproductions sataniques, d'images et de gravures de possession, d'exorcismes, pour les comparer aux attitudes et aux expressions de ses malades [...]

⁵ L'ouvrage de Léon Daudet cité par Thuillier (1993) pour la sorcellerie comme pour la thaumaturgie est: *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux* (1914), 150-151, Coll. Bouquins, Robert Laffont, 1992. Celui-ci figure parmi une bibliographie abondante à laquelle le biographe a pu accéder grâce aux héritiers de Charcot.

Charcot en exhibant ses hystériques, et en conviant à ses ‘spectacles’ le Tout-Paris, ménageait cependant autour de lui un halo de mystère. Il ne faut pas oublier que l'hypnotisme et ses synonymes, somnambulisme, magnétisme animal, faisaient partie de pratiques considérées dans le public comme choses obscures, mystérieuses et troublantes qui, avant Charcot, semblaient pour le profane totalement étrangères à la médecine. Or, si le travail considérable de Charcot en neurologie pure l'avait consacré comme un très grand médecin, sa célèbre communication de 1882 sur l'hypnotisme lui avait acquis la réputation d'un thaumaturge. (Thuillier, 1993: 212)

Selon J. Thuillier, le docteur Charcot n'est pas homme à hésiter sur les moyens pour entretenir sa réputation de thaumaturge, tout en portant la redingote noire du scientifique reconnu. C'est ainsi qu'il rapporte un épisode des plus mystiques, où l'hypnotiseur s'approprie une phrase de Jésus-Christ pour soigner une novice dans un couvent:

Spectacle c'est le mot qu'utilise Charcot au cours de ses démonstrations de “faiseur de miracles”. N'a-t-il pas, dans un couvent où on l'a appelé, auprès d'une jeune religieuse atteinte de paralysie hystérique, prononcé le fameux “levez-vous et marchez!” et guéri la novice? (Thuillier, 1993: 183)

Les anecdotes, où la mise en question de l'hypnose, comme pratique médicale scientifique, abondent au fil des pages de la biographie consacrée au docteur. À l'instar, d'ailleurs, de ses autres pratiques anatomiques-cliniques, comme sa fameuse compression des ovaires. Incontestablement, il aura marqué l'Histoire de la psychiatrie de son passage, aujourd'hui controversé, et ce, malgré l'adhésion de certains thérapeutes freudiens:

Il fallut donc son courage et sa renommée pour aborder une pathologie méprisée, toujours jugée impossible à définir. Ces femmes, dites lubriques dans le meilleur des cas, étaient dites habitées par Satan. Le dernier acte de Charcot, et non des moindres, fut de soustraire la médecine à l'emprise de la religion toujours influente sur le corps médical. Il faut lire *La Sorcière* de Michelet pour prendre la mesure des conséquences d'un frayage médical par le religieux! (Guilyardi, 2015: 69)

Or, *La Sorcière* de Michelet est un ouvrage relégué au rang de pure imagination fantasmagorique par les historiens qui se sont penchés sur le sujet de la sorcellerie, notamment Norman Cohn et Ludovic Viallet. Pour H. Guilyardi (2015), membre de l'Association *Psychanalyse et Médecine de Paris* (APM), Charcot se serait plutôt occupé de la théorie que des patients, dans un souci de dégager la médecine de l'emprise résistante du religieux qui l'enfermait encore. Pour J. Thuillier (1993), Charcot a renforcé le caractère mystérieux de l'hystérie en lui appliquant une méthode ambiguë, l'hypnose. Il ne serait donc qu'un parvenu qui a sacrifié des centaines de patients, plus de femmes que d'hommes, pour atteindre la célébrité et la gloire au sein de la communauté scientifique de l'époque, tout en construisant sa réputation de faiseur de miracles. Les

propos de Thuillier seront solidement renforcés par Laure Murat (2001)⁶: “Par deux fois, Blanche [Émile], qui rêvait de médailles et de reconnaissance publique, s’était vu évincé de postes dignes d’un couronnement de carrière, tandis que le roi Charcot entrait dans la postérité” (342). Il va sans préciser que l’attribut “roi” du nom propre Charcot est à usage ironique et n’intervient que pour ajouter à la controverse qui agite sa carrière scientifique. Pour Murat, au-delà de ses pratiques scientifiques violentes et parfois équivoques, Charcot, désormais puissant, écrase de son pouvoir son confrère, le docteur É. Blanche, dont les pratiques sont beaucoup plus humaines à l’égard des malades: “[...] Émile n’a pas l’audace intellectuelle des inventeurs qui trouvent ou se trompent avec génie, comme Charcot dont il déteste d’ailleurs la forte personnalité” (Murat, 2001: 269). Sur un ton toujours ironique, l’auteure de *La maison du docteur Blanche* affirme le caractère exubérant, pétri de démesure, du docteur Charcot.

Dans la fiction de V. Mas, Charcot est le symbole patriarcal adulé par les patientes et par les infirmières qui travaillent sous ses ordres. C’est le cas de Geneviève, l’intendante du service, sur qui il exerce un pouvoir quasi-absolu jusqu’à l’accident hémiplégique de Louise où elle n’arrive qu’en retard pour calmer sa crise:

Charcot, l’air plus concentré que soucieux, saisit maintenant la petite main gauche de la jeune fille: il pique son instrument dans sa paume, et Louise pousse un “Aïe!” de douleur qui fait sursauter le cercle attroupé autour d’elle. —Hémiplégie latérale droite. (Mas, 2019a: 134)

Le docteur ne bronche pas, l’état de Louise n’est qu’un cas à étudier, non un être humain à soigner ou à secourir. Il l’hypnotise et provoque chez elle une crise hystérique violente. La cause directe en est le sentiment d’insécurité ressenti face à tous ces hommes qui l’observent froidement. Car, sans Geneviève à ses côtés, seule capable de la rassurer et de lui permettre de “jouer son rôle” sans grand dommage, le traumatisme à l’origine de son état la submerge. L’écrivaine enchaîne dans la même veine pour marquer le gouffre qui sépare les médecins, tous des hommes, des patientes, rien que des femmes:

Alors, seulement alors, entre les corps figés des médecins et des internes qui l’observent sans savoir quoi faire, Geneviève apparaît. L’intendante, le visage épuisé par une seconde nuit dans le train, découvre sur le plancher Louise qui la voit à son tour et l’appelle d’une voix déchirée. —Madame! Louise a tendu son bras gauche

⁶ Dans *La maison du docteur Blanche, Histoire d’un asile et de ses pensionnaires, de Nerval à Maupassant*, (2001), publié chez Jean-Claude Lattès, Laure Murat développe la relation peu amène entre les deux praticiens, leur conception de la médecine et leurs parcours opposés, ainsi que les buts recherchés de chacun à travers l’exercice de la psychiatrie. Le docteur Jacques-Émile Blanche consacre l’asile à réadapter les aliénés à la vie familiale et sociale, à adoucir l’agonie de patients en fin de vie, abritant en son sein nombre d’artistes, comme G. de Nerval, G. de Maupassant, C. Gounod, A. Vigny, E. Manet, et bien d’autres. Charcot, quant à lui, investit la Salpêtrière dans le but de réaliser des expériences publiques, pour la plupart violentes pour les patients, de publier des livres, de créer des concepts psychiatriques et neurologiques, bref de devenir célèbre.

vers celle qu'elle n'attendait plus, et dans le même élan, Geneviève s'est agenouillée et a pris la jeune fille dans ses bras. Les deux femmes restent ainsi enlacées, partageant une peine qu'elles seules comprennent, et derrière elles, le public masculin, décontenancé, incertain, n'ose même plus respirer. (Mas, 2019a: 135-136)

La scène est digne d'une fin tragique, ou du début porteur de l'espérance, pour l'intendante comme pour la patiente. La voir enfin arriver, avec son regard bienveillant, confère à Louise la tranquillité pour supporter les yeux inquisiteurs des médecins.

À travers une subtile mise en texte, et du haut du premier quart du vingt-et-unième siècle, V. Mas actualise le paradoxe de l'acceptation des mystères thaumaturgiques dans *Le bal de folles* qu'elle déroule entre le médecin et une de ses patientes. En octroyant un don de voyance à Eugénie, elle la prépare pour une exclusion familiale et sociale sans appel, car elle sera vite accusée de sorcellerie, d'incantation du diable. Aussi, à travers une fictionnalisation où le docteur est vénéré par Geneviève, toutes ses patientes, à l'exception d'Eugénie, et même ses confrères, l'écrivaine crée un surprenant contraste sur la question de la mesure, de la raison, de la science-même. Toutes sont des valeurs de l'époque mises à l'index à cause d'une pratique du double standard autour des faiseurs de miracles. En effet, la grand-mère d'Eugénie, une gardienne de la morale à qui sa petite-fille donne la preuve incontestable de son don, en lui restituant son médaillon perdu depuis vingt ans, trahit sa confiance. Ce qui a pour conséquence l'enfermement de la jeune femme à la Salpêtrière, préparé dans le plus grand secret familial. Le fait accompli, le père a un dialogue intéressant avec l'intendante, au moment de la signature de documents –substituts des lettres de cachets⁷ et des placets du XVII^e et XVIII^e siècles– relatifs à l'internement de sa fille:

Dans un bureau modeste, François Cléry, assis sur une chaise, signe des papiers à la plume.

—Très sincèrement, je ne m'attends pas à ce qu'elle guérisse. Les idées mystiques ne se soignent pas. [...]

—Pensez-vous qu'elle dise vrai?

—Ma fille a ses défauts... mais ce n'est pas une menteuse.

—Pourquoi faire interner votre fille, si vous n'attendez pas qu'elle soit soignée? Nous ne sommes pas une prison. Nous œuvrons à guérir nos patientes. Le notaire réfléchit. Il se lève de sa chaise et époussette son haut-de forme d'un geste résolu.

⁷ La lettre de cachet est un sujet qui a fait réfléchir Michel Foucault et Arlette Farge (1982). Selon les deux philosophes, loin de concerner des pratiques exclusivement réservées au roi, ces lettres ont envahi, sous le modèle de l'absolutisme royal, les moindres recoins de la société de l'époque, allant de la bourgeoisie à la paysannerie indistinctement, où chacun joue de son pouvoir sur plus faible que lui. Dans leur ouvrage réflexif archivistique: *Le désordre des familles: Lettres de cachet des Archives de la Bastille au XVIII^e siècle*, (1982), Édition revue, Gallimard / Julliard, ils collectent un nombre impressionnant de lettres de cachet et de placets formulés par des gens du petit peuple parisien pour enfermer un membre de leur famille. Dans ces lettres, les vrais motifs ne sont pas donnés, mais le prétexte a l'air général: ledit membre perturbateur crée le désordre au sein de la famille, et, la nécessité de son internement prévient les conséquences dangereuses de ce désordre sur la vie publique.

—On ne converse pas avec les morts sans que le diable y soit pour quelque chose. Je ne veux pas de cela dans ma maison. À mes yeux, ma fille n'existe plus. (Mas, 2019a: 60-61)

Le dialogue entre le notaire et l'intendante est d'autant plus fondamental qu'il résume les circonstances d'une époque. Eugénie se fait enfermer par son père, non pas parce qu'il la croit folle, ni d'ailleurs fabulatrice, il est même sûr que sa fille ne ment pas et qu'elle a des visions de l'au-delà. Il la fait interner parce qu'il croit qu'elle est une sorcière, ou pour le moins possédée, de toute manière, il ne doute pas qu'elle est en contact avec le diable. Or, l'hypnose devient célèbre, sous les regards d'une communauté scientifique admirative des prodiges produits par le docteur Charcot sur ses patientes, durant une époque où le mysticisme, le miracle, les dons surnaturels sont plutôt vus comme des pratiques occultes:

Charcot c'est aussi le faiseur de miracles, au passage duquel certains font le signe de croix. C'est encore son ami Claretie qui écrit: "Tous les déchets de la terreur, de l'héritage, de la débauche, de l'alcoolisme lui arrivent comme les détritus de Paris à la bouche d'un égout collecteur; il en fait ou refait des hommes, des femmes, des mères! C'est le miracle". (Thuillier, 1993: 213)

Ce qui pose la question: qu'est-ce qui permet à Charcot de passer pour un faiseur de miracles admiré et l'interdit à Eugénie, au point de la placer sous son contrôle? Accepté et même vénéré par ses pairs, le docteur thaumaturge suscite quand même la suspicion auprès de "certains", de simples gens du peuple, effrayés par ses pouvoirs, ou des sceptiques qui conçoivent ses pratiques comme peu orthodoxes.

Autrement plus curieux à relever, le récit de V. Mas s'ouvre et se ferme sur des constats encore paradoxaux, assumés tantôt par Geneviève, tantôt par un narrateur omniscient, dont la neutralité du propos se veut comme un truchement de l'engagement de l'auteure à dire la vérité sur des faits historiques incontestables. Dans une formule interrogative des frontières entre la raison et la folie, le récit s'achève sur le sens de l'enfermement: "Elle n'était pas la même femme non plus: quelque chose semblait s'être adouci, apaisé en elle. Maintenant qu'elle était une folle parmi les folles, elle paraissait enfin normale" (Mas, 2019a: 183). Le propos narratif conclut une expérimentation littéraire qui montre l'absurdité des limites fixées entre la folie et la norme à cette période, des limites qui, semble-t-il, avaient pour but principal le contrôle des femmes, les soumettre à la violence masculine dans un cadre réglementé. Car l'expérimentation fictionnalisée s'amorce sur un autre constat, tout aussi déroutant:

Louise est la dernière levée. Chaque matin, une interne ou une aliénée vient la tirer de son sommeil. L'adolescente accueille le crépuscule avec soulagement et se laisse tomber dans des nuits si profondes qu'elle ne rêve pas. Dormir permet de ne plus se préoccuper de ce qu'il s'est passé, et de ne pas s'inquiéter de ce qui est à venir.

Dormir est son seul moment de répit depuis les événements d'il y a trois ans qui l'ont conduite ici. (Mas, 2019a: 05)

Dysanique ou clinomane, Louise souffre des séquelles d'événements traumatisants. Violée par son oncle, culpabilisée par sa tante –une autre gardienne de la morale– du viol qu'elle la trouve en train de subir, Louise s'enfonce dans la dépression: “D'être grondée par tantine m'a fait plus de peine que d'être forcée par mon oncle” (Mas, 2019a: 35). Ainsi, le secret accompagne chacune des locataires du service de Charcot. Chaque femme est conduite par un membre de sa famille, majoritairement un père, un mari, un frère ou un oncle, pour une violence dont elle aura été la victime et qui l'aura rendue encombrante. De l'hôpital général au service de Charcot, le cadre spatial n'a pas changé, les stratégies ont évolué. Sous Louis XIV, on enfermait tous les individus qui ne correspondaient pas à la mesure sociale:

La lèpre disparue, le lépreux effacé, ou presque, des mémoires, ses structures resteront. Dans les mêmes lieux souvent, les jeux de l'exclusion se retrouveront, étrangement semblables deux ou trois siècles plus tard. Pauvres, vagabonds, correctionnaires et ‘têtes aliénées’ reprendront le rôle abandonné par le ladre...” (Foucault, 1972: 16)

Le temps a passé, et à deux siècles d'intervalle, les occupants des anciennes léproseries, ou plutôt de l'hôpital général, pour Charcot la Salpêtrière, qu'il désigne par l'appellation dégradante de cloaque affreux⁸, n'ont pas changé:

Eugénie se souvient de ce fait divers qui remonte à une trentaine d'années: une prénommée Ernestine aspirait à s'émanciper de son rôle d'épouse en prenant des cours de cuisine auprès de son cousin chef cuisinier, espérant elle-même un jour être derrière les fourneaux d'une brasserie; son mari, ébranlé dans son rôle dominant, l'avait fait interner à la Salpêtrière [...] Une femme s'emportant contre les infidélités de son mari, internée au même titre qu'une va-nu-pieds exposant son pubis aux passants; une quarantenaire s'affichant au bras d'un jeune homme de vingt ans son cadet, internée pour débauche, en même temps qu'une jeune veuve, internée par sa belle-mère, car trop mélancolique depuis la mort de son époux. Un dépotoir pour toutes celles nuisant à l'ordre public. Un asile pour toutes celles dont la sensibilité ne répondait pas aux attentes. Une prison pour toutes celles coupables d'avoir une opinion [...] Vingt ans n'est rien, pour changer des mentalités ancrées dans une société dominée par les pères et les époux. Aucune femme n'a jamais la totale

⁸ Dès le titre déjà, *Monsieur de Charcot de la Salpêtrière*, Jean Thuillier (1993) marque le nom de l'éminent médecin de la partie bourgeoise “de”, sous le signe d'une ironie sarcastique, une sorte de mise en question de ses travaux sur l'hystérie et sur l'hypnose. Le biographe déroule les contradictions dans lesquelles Charcot a procédé à des expérimentations équivoques, proches de la thaumaturgie et de la sorcellerie, sur des patients, majoritairement des femmes, traités comme de vulgaires animaux de laboratoire. Loin de faire l'éloge d'un scientifique passionné de savoir, J. Thuillier propose l'image d'un homme qui aurait saisi une opportunité, séduit par un don de prestidigitation. Et c'est dans une sorte d'alchimie accomplie aux limites de la raison et de l'occultisme qu'il accède à la célébrité: “Charcot avait saisi la chance offerte par la Salpêtrière, ce ‘cloaque affreux’ comme il l'appelait...” (Thuillier, 1993: 06).

certitude que ses propos, son individualité, ses aspirations ne la conduiront pas entre ces murs redoutés du treizième arrondissement. (Mas, 2019a: 27-28)

Les femmes sont ainsi constamment surveillées, suivies, contrôlées, jusque dans les plus petits recoins de leur conscience. Elles doivent rester sur leurs gardes si elles veulent échapper au couperet de l'enfermement à vie. Car, rares sont les pensionnaires de la Salpêtrière qui peuvent en échapper vivantes. Dès qu'elles y sont jetées, aucune issue de sortie n'est plus possible pour la majorité d'entre elles. Désormais, elles entrent dans l'oubli pour leurs familles, deviennent des cobayes pour les médecins et des objets de curiosités pour les visiteurs à la mi-carême, lors du bal annuel, où elles sont exhibées comme des animaux de cirque. Les stratégies engagées pour les soumettre sont innombrables, l'objectif est le même: empêcher les femmes de se saisir du pouvoir. C'est ce que tente d'expliquer le prochain point.

3. Un pouvoir patriarcal renforcé par la science

La théorie du discours de M. Foucault (1970) inscrit l'individu au cœur d'un réseau de pouvoirs où il tient la place de sujet politique insécable, dont la parole peut le faire basculer de l'autre côté des limites admises et de l'exclure de l'ordre du discours. D'où la masse prodigieuse des lois qui l'assailtent de toute part: "Mais qu'y a-t-il donc de si périlleux dans le fait que les gens parlent, et que leurs discours indéfiniment prolifèrent? Où donc est le danger?" (Foucault, 1971: 10). Le philosophe élabore une pensée autour du pouvoir qui s'infiltre partout dans la vie de tout sujet parlant pour réglementer la production de la parole. Mais par-delà la parole, c'est aussi le corps qu'il faut atteindre dans son maintien, son alimentation et sa sexualité, son travail et sa détente, sa santé et sa maladie ou sa mort... Depuis l'essor de la biologie, et aux côtés d'autres disciplines médicales, la vie humaine est soumise aux multiples pouvoirs de la science, que Foucault (1977-1978) appelle le biopouvoir⁹:

Cette année, je voudrais commencer l'étude de quelque chose que j'avais appelé comme ça, un petit peu en l'air, le bio-pouvoir, c'est-à-dire cette série de phénomènes qui me paraît assez importante, à savoir l'ensemble des mécanismes par lesquels ce qui, dans l'espèce humaine, constitue ses traits biologiques

⁹ Foucault développe le concept durant son cours au Collège de France, *Sécurité, territoire, population* (1977-1978) qui sera publié en 2004 chez Seuil. Le caractère opératoire du biopouvoir, s'immisçant dans les recoins les plus cachés des lois sociales, le donne comme insaisissable. Il est l'intervention, l'action du pouvoir politique, économique, religieux sur les corps à travers des séries d'infimes réglementations, comme l'éducation au sein de la famille, à l'école, le travail dans une usine, la discipline au sein d'un organisme militaire, dans un hôpital... Le biopouvoir est l'exercice du pouvoir sur le corps physique. Déjà dans son cours, *Il faut défendre la société* (1976) Foucault montre, comment la biologie, comme science en plein développement au XIX^e siècle, justifie la discrimination raciale, ou de genre, pour créer des statuts de supériorités et d'infériorités et motiver génocides et ethnocides perpétrés contre des minorités.

fondamentaux, va pouvoir entrer à l'intérieur d'une politique, d 'une stratégie politique, d 'une stratégie générale de pouvoir [...]. (Foucault, 2004: 03)

Le roman de V. Mas (2019a) offre des exemples d'exclusion de cet ordre biologique avec, pour conséquence, l'exclusion sociale physique, le bannissement jusqu'à la mort. À travers son récit, les personnages féminins, dont le désir de savoir n'est pas monnayable, se trouvent mises à l'index comme des sujets dangereux.

En effet, Eugénie Cléry est le premier personnage en porte-à-faux dans *Le bal des folles*. La tache dans son iris en est la marque qui la distingue, pour peu qu'elle soit vue par des connaisseurs. C'est le cas du vieil éditeur de la librairie Leymarie, au 42 rue Saint-Jacques: "L'éditeur remarqua alors la tache sombre dans l'iris d'Eugénie. Il parut d'abord surpris, puis sourit" (Mas, 2019a: 41). Eugénie rejette les clichés bourgeois, s'émancipe du rôle attribué aux femmes dans sa classe sociale, celui de fille, de sœur, d'épouse, de mère ou même de maîtresse, toujours sous la coupe d'un homme, elles-mêmes n'ayant aucun statut intrinsèque à leur présence au monde. Mais elle subit aussi les biopouvoirs de son époque, son corps physique est soumis à une multitude de contraintes dont elle va se délester graduellement. La première étant vestimentaire, le corset, que toute femme doit porter pour avoir un corps désirable aux yeux des hommes, mais qui l'empêche de respirer pleinement:

Son corset la gênait terriblement [...] Cet accessoire a clairement pour seul but d'immobiliser les femmes dans une posture prétendument désirable – non de leur permettre d'être libres de leurs mouvements! Comme si les entraves intellectuelles n'étaient pas déjà suffisantes, il fallait les limiter physiquement. (Mas, 2019a: 38-39)

Conçue comme le premier personnage féminin révolté dans le récit, il devient nécessaire de désentraver Eugénie des nombreuses barrières qui lui interdisent d'évoluer, dans cette atmosphère aux innombrables contraintes ciblant les femmes. L'auteure la libère ainsi par le truchement de sa volonté créatrice et insuffle en elle une combativité inégalée. C'est d'ailleurs de l'avis de sa grand-mère qui l'observe depuis des années pour découvrir le mystère qu'elle cache: "—Ma petite Eugénie. Ta plus grande qualité sera ton plus grand défaut: tu es libre" (Mas, 2019a: 18). L'équivoque contenue dans l'affirmation de la grand-mère annonce la trahison à venir que la jeune femme est loin de soupçonner. Vivant dans l'air de son temps, Eugénie accueille les progrès scientifiques avec avidité, elle s'instruit discrètement, apprend à savoir sans se faire remarquer par l'autorité paternelle. Intolérante au christianisme, rejetant l'existence d'un Dieu spectateur des injustices sur terre sans les corriger, elle préfère croire en ce qui la constitue profondément, son don de voir les esprits:

L'âme survit après la mort du corps; ni le paradis ni le néant n'existent; les désincarnés guident et veillent sur les hommes, comme son grand-père veille sur elle;

et certaines personnes ont la faculté de voir et d'entendre les Esprits –comme elle. (Mas, 2019a: 41)

C'est ainsi que le narrateur omniscient l'accompagne dans sa découverte de soi-même à travers le fameux *Livre des esprits* (1867) d'Allan Kardec:

Depuis quatre jours, elle attend que sa famille et la ville s'endorment pour lire l'ouvrage qui la bouleverse. Il n'est pas possible de le lire tranquillement dans le salon, l'après-midi, ni dans une brasserie, en public. La couverture du livre suffirait à déclencher la panique chez sa mère et les condamnations d'anonymes. (Mas, 2019a: 42)

Eugénie sait le danger qu'elle encoure en devenant dangereuse pour l'ordre familial, ainsi que celui social, car: "Les lectrices continuent à lire des romans [...] abondants en suggestions qui satisfont les curiosités sexuelles conduisant à la folie, à la déchéance et à la mort!" (Adler & Bollman, 2005: 08). La lecture est en soi perçue comme un exercice dangereux pour les femmes au XIX^e siècle, affirment les coauteurs dont l'ouvrage rapporte l'histoire de la lecture chez les femmes. L'exercice est frappé d'interdits à travers les siècles depuis l'avènement du christianisme, notamment s'il s'agit de permettre aux femmes de mieux saisir leur désir, de mieux comprendre leur corps. De là à se procurer et lire un livre ésotérique, l'affront à la loi patriarcale vaut alors sa conséquence pour Eugénie. D'ordinaire, elle aime contrarier son père à propos de sujets réservés aux hommes et auxquels elle fait mine de participer, même si elle n'y est pas autorisée. Mais s'il s'agit du sujet sérieux de ses visions, de sa croyance en l'au-delà, elle sait qu'on n'hésitera pas à la traiter de folle, pire de sorcière.

Sous un autre angle, il convient de relever que V. Mas s'attelle à concevoir un univers plutôt réaliste, avec un cadre qui fait écho à celui du XIX^e siècle durant la transformation de la Salpêtrière en centre et lieu de recherche scientifique sur l'hystérie, sous les commandes du docteur Charcot. Elle compte alors sur l'adoption de procédés empruntés aux auteurs réalistes et naturalistes de l'époque, notamment Balzac ou Zola. Ainsi les noms choisis pour ses personnages trouvent tous une origine réelle, reprise dans la biographie de J. Thuillier, à plus d'un égard acerbe à l'encontre de Charcot. C'est le cas de Cléry: "...et Jules Cléry, le cocher de fiacre..." (Thuillier, 1993: 18) qui devient le notaire bourgeois dans *Le bal des folles*. C'est aussi le cas de Thérèse et de Geneviève: "Combien de Thérèse, de Geneviève, de Rosalie ont dû servir à ces présentations, précipitées dans l'arène, pour de nouveaux jeux du cirque" (116). Toutes sont des patientes réelles de Charcot, à propos desquelles l'auteur de la biographie tire une sonnette d'alarme quant aux pratiques peu humaines du docteur à leur égard et qu'on voit se mouvoir dans le récit de V. Mas (2019a) comme des sous-êtres humains, sans distinction de statut. Mais le prénom le plus marquant dans les choix de l'écrivaine reste celui d'Eugénie, déjà présente chez Thuillier (1993): "Eugénie de Montijo qui a séduit par sa beauté tous les Français..." (43). De la réalité historique, à la fiction littéraire, Eugénie devra assumer le rôle atypique de la privilégiée à scandale, celle de la comtesse

de Teba (1826-1920), adulée par la haute société française, ou bien de la mystique révoltée à enfermer, par crainte de la tare familiale indélébile dans *Le bal des folles*. Aussi, bien au-delà du réel inspirant pour V. Mas, Eugénie Cléry ressemble étrangement à Eugénie Grandet, personnage héroïque du titre éponyme de Balzac. Comme Eugénie Cléry, Eugénie Grandet n'échappe pas à l'accusation de folie. Même sur un ton de plaisanterie, et d'abord venant de sa mère, le dogme du père Grandet, l'argent qu'il ne faut surtout pas dépenser, est immuable: "Et où prendras-tu donc du sucre? Es-tu folle?" (Balzac, 1993: 82). Eugénie Grandet devient folle parce qu'elle ne se conforme pas à la loi de l'avarice de son père, contrairement à sa mère et à Nanon, la bonne. Contrairement aussi à Madame des Grassins qui, répliquant à un sous-entendu de l'abbé Cruchot: "Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire" (Balzac, 1993: 59-60), inscrit l'ordre du discours, rappelle la loi de la bienséance, des convenances avant tout. Des normes que l'amour bouscule chez Eugénie Grandet, désormais en déséquilibre, sous le charme de son cousin Charles. C'est le détail qui sépare le parcours d'Eugénie Cléry de celui de son homonyme Grandet, même si, cela dit en passant, cet amour pour son cousin est en soi une transgression de la loi paternelle qui n'entend pas doter sa fille, outré à l'idée de voir diminuer sa fortune. Quant à Eugénie du *Bal des folles*, elle a compris d'emblée qu'il ne faut pas s'encombrer d'aimer les hommes, elle se réserve un autre avenir. Elle veut côtoyer la société de la librairie Leymarie, désire participer à la rédaction de *La Revue Spirite*¹⁰:

Il y a quelques jours, une nouvelle lettre d'Eugénie m'est parvenue. Elle écrit toujours pour La Revue Spirite. Elle souhaiterait m'en envoyer un exemplaire, mais elle sait qu'on me le retirerait. Son talent est connu d'une petite sphère d'intéressés à Paris. Elle demeure prudente, et s'entoure de personnes qui ne la prendront pas pour une hérétique. (Mas, 2019a: 183)

À l'instar de la tache dans l'iris de l'œil, qui va modifier toute sa vision du monde, Eugénie Cléry fait tache au sein de sa famille. Elle brise ensuite une harmonie sociale par sa seule présence, l'hérésie étant l'accusation qui l'attend désormais.

Cela étant dit, il est aussi intéressant de revenir sur le parcours de Geneviève, son aventure avec les hommes de sa vie et la science. La trajectoire que lui trace l'écrivaine n'est pas sans susciter la curiosité pour saisir l'emprise du pouvoir patriarcal sur les femmes de l'époque. Elle est un modèle de vigilance qui ne voit cependant pas certaines pratiques de pouvoir qu'elle absorbe comme naturelles, jusqu'à sa rencontre choc avec Eugénie qui la met à mal, l'oblige à chercher, l'empêche de dormir, pour enfin l'affranchir de ses illusions. Dans cette optique, René Girard (1961) donne à lire une conceptualisation du désir selon deux possibilités. Pour le philosophe, le désir émane de deux configurations exclusives: traversant une ligne droite entre le sujet et son objet, le désir

¹⁰ Une revue trimestrielle, fondée en 1858 par Allan Kardec lui-même, sous le titre original anglais: *The Spirit Magazine*. Elle continue d'exister aujourd'hui sous le même nom comme revue psychologique. Elle devient l'organe officiel du Conseil International Spirit depuis 2001 et est traduite en plusieurs langues. Seule la version anglaise est encore publiée sous format papier.

est intrinsèque au sujet; s'il se conçoit selon une triangulation dans laquelle participent le sujet désirant, son objet de désir et le médiateur, ou celle/celui que le sujet imite pour concevoir l'idée de son propre désir, il viendrait alors de l'extérieur, selon un processus d'imitation:

Don Quichotte a renoncé, en faveur d'Amadis, à la prérogative fondamentale de l'individu: il ne choisit plus les objets de son désir, c'est Amadis qui doit choisir pour lui. Le disciple se précipite vers les objets que lui désigne, ou semble lui désigner, le modèle de toute chevalerie. Nous appellerons ce modèle le médiateur du désir. L'existence chevaleresque est l'imitation d'Amadis au sens où l'existence du chrétien est l'imitation de Jésus-Christ. (Girard, 1961: 09)

À l'image de Don Quichotte, le désir et l'ambition limités de Geneviève imitent ceux tracés par son père pour elle. Elle veut soigner des malades comme son père. Sauf que les barrières socialement imposées sont infranchissables pour elle, elle se trouve limitée donc au seul métier d'infirmière. Elle ne voit même pas ces barrières, tant sa soumission à son père et son admiration, qui est aussi une soumission, pour Charcot, atteignent les objectifs escomptés par l'ordre familial et social. Ainsi, son désir répond au désir de son père de la voir au service d'un grand médecin comme Charcot. Et une fois atteint, celui qui s'en suit n'est guère auto-suggestif chez elle, au contraire, il se borne à satisfaire les attentes du professeur:

Chaque fois qu'elle le regarde s'adresser à ces spectateurs avides de la démonstration à venir, elle songe aux débuts de l'homme dans le service. Elle l'a vu étudier, noter, soigner, chercher, découvrir ce qu'aucun n'avait découvert avant lui, penser comme aucun n'avait pensé jusqu'ici. À lui seul, Charcot incarne la médecine dans toute son intégrité, toute sa vérité, toute son utilité. Pourquoi idolâtrer des dieux, lorsque des hommes comme Charcot existent? Non, ce n'est pas exact: aucun homme comme Charcot n'existe. Elle se sent fière, oui, fière et privilégiée de contribuer depuis près de vingt ans au travail et aux avancées du neurologue le plus célèbre de Paris. (Mas, 2019a: 09)

L'admiration passée en passion, Geneviève s'efface progressivement et idolâtre Charcot. Pourtant, tout au long de la trame, elle a le rôle de la femme compétente, avide de savoir, qu'une société masculine écrase de tout son pouvoir. Empêchant son éclosion et son épanouissement intellectuel, ce pouvoir qui l'assaille finit par l'aliéner, la forçant à substituer à son vêtement blanc éclatant d'infirmière la robe noire des folles. L'enfermement devient alors son salut à la Salpêtrière, que la rencontre-confrontation avec Eugénie lui procure.

Autour de Geneviève, la trame se construit sur fond d'un contraste entre la volonté de savoir¹¹ très tenace qui l'anime et les horizons bouchés qui l'accueillent dès l'enfance.

¹¹ Le concept de "volonté de savoir" ou "volonté de vérité" est de M. Foucault. Il désigne le désir d'aller vers la vérité, sa propre vérité, intrinsèque à tout sujet qui passe par un processus fait de rituels, de rigueur

La seule possibilité pour elle étant d'ambitionner à devenir infirmière, sous la coupe de son père médecin, ou infirmière encore une fois, sous la coupe d'un autre grand médecin à la Salpêtrière. Geneviève ne peut voir plus loin que le métier d'infirmière, même si elle a étudié la médecine en autodidacte et qu'elle est meilleure praticienne que son père:

[...] sa vocation d'infirmière s'était révélée naturellement [...] Son œil intelligent pouvait diagnostiquer précisément n'importe quelle affliction, souvent même avant son père, si bien que les patients finissaient par la réclamer elle à la place du patriarche. Elle avait lu et assimilé tous les livres de médecine à disposition dans leur maison, et c'est en eux qu'elle avait finalement trouvé sa foi. Elle croyait en la médecine. Elle adhérait à la science. Voilà où résidait sa conviction. Elle n'avait aucun doute, elle serait infirmière, mais pas en Auvergne: elle rêvait de Paris. C'était là que les grands médecins exerçaient, là que la science avançait, là où il lui fallait être. Son ambition l'avait emporté sur les réticences de ses parents [...]. (Mas, 2019a: 65)

Suite à une formation autodidacte, durant laquelle elle dévore littéralement tous les livres de médecine trouvés dans la bibliothèque paternelle, suite aussi à plusieurs années où elle a assisté son père dans l'exercice de la médecine, Geneviève devient infirmière à la Salpêtrière bien avant la venue de Charcot. Cependant, éduquée pour plaire aux hommes, disciplinée et rigoureuse, elle vit son métier, sa fréquentation de l'hôpital sous le commandement du docteur, comme un privilège accordé par ces hommes bienveillants à son égard. Intendant est le grade le plus élevé auquel elle peut prétendre, le statut le plus inatteignable qu'elle aura franchi, et, le psychiatre devient une autre figure paternelle, voire une figure divine, pour elle:

Le docteur Charcot mérite son succès. Je n'ose imaginer les découvertes qu'il fera encore. Chaque fois, cela me ramène à moi –petite Auvergnate, simple fille de médecin de campagne, et qui aujourd'hui assiste le plus grand neurologue de Paris. Je te le confie, cette pensée gonfle mon cœur de fierté et d'humilité. (Mas, 2019a: 14)

Geneviève accepte sa condition d'infirmière à vie, ne s'insurge pas contre la loi paternelle, encore moins contre celle du docteur Charcot. En résumé, il est évident que V. Mas articule son anecdote autour de deux femmes battantes, sous des conditions inégales à dessein. Le désir d'Eugénie traverse une ligne droite, il émane d'elle, elle le vit comme une nécessité, son chemin vers la vérité est court et la met d'emblée dans une position transgressive. À l'inverse, Geneviève a besoin d'un médiateur pour concevoir son désir triangulaire, son père ou le docteur Charcot. Son chemin vers la vérité de son existence est plus long, plus incertain. Elle finit par se confronter à la loi masculine, mais

disciplinaire, de transgression des règles du discours, pour atteindre cette vérité recherchée, pour atteindre aussi au statut de sujet de discours. C'est aussi le premier volume de *L'histoire de la sexualité*, sous-titrée: *La volonté de savoir*, publié chez Gallimard, en 1976, dans la collection Tel.

encore une fois, sous l'emprise d'un médiateur. À la seule différence que cette fois-ci, avec Eugénie comme médiatrice, c'est son propre désir refoulé qui lui revient en miroir brisé d'abord, reconstitué ensuite dans une confrontation sans merci qui aboutit à une harmonie entre les deux femmes.

Les femmes qui se meuvent dans le *Bal des folles* s'inscrivent toutes dans leur époque. Elles ont l'éducation qu'on a voulu leur donner et pensent selon les règles qui commandent leurs vies. La mère et la grand-mère d'Eugénie, la tante de Louise, sont les gardiennes imperturbables des lois sociales. Mais lorsqu'il s'agit de révolte, de refus de se soumettre, seule Eugénie joue le mauvais rôle tout au long de la trame, même derrière les portes cadenassées de la Salpêtrière. Elle sera suivie par Geneviève, l'infirmière sceptique qui traîne la culpabilité de la mort de sa sœur cadette Blandine. Lui écrivant des lettres secrètement, ressentant sa présence au quotidien, elle n'ose se l'avouer, car l'idée est irrationnelle, folle. Mais la transgression ultime, c'est celle perpétrée par V. Mas. En actualisant l'Histoire de la Salpêtrière, c'est la condition des femmes aujourd'hui qu'elle agite derrière les apparences d'un affranchissement sans précédent.

4. Victoria Mas, une féministe engagée

Dans *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement* (2006), L. Adler et S. Bollmann remontent encore une fois l'Histoire dans le but de saisir les démêlées des femmes avec l'écriture, de donner à lire le combat mené par les femmes écrivaines pour atteindre le statut d'auteure, de pouvoir signer leurs œuvres, de les publier sous leurs noms. Le chemin est long et semé de dangers:

Certains hommes les ont crues et les ont écouteées. D'autres les ont trouvées dangereuses et les ont brûlées. Sorcières elles furent dès le début [...] Sorcières elles furent dans le regard des autres. Leur corps elles voulaient bien le leur donner, mais leur cœur, non. À nul autre qu'à elles-mêmes il n'a appartenu. Au Moyen Âge, les clercs gouvernent l'écrit et édictent ce qu'il faut penser des femmes, de la Femme. (Adler & Bollmann, 2006: 09-10)

Le ton pathétique en dit long sur le parcours d'un droit qui a tout l'air naturel aujourd'hui, mais qui ne l'était pas il y a deux siècles. Les femmes n'ont pas toujours eu le droit à l'instruction: “[...] dans les débats des assemblées révolutionnaires, la notion même de l'instruction féminine pose problème à ces messieurs qui enfantent un nouveau monde où les femmes demeurent les inférieures des hommes” (Adler & Bollmann, 2006: 14). On prépare la femme aux tâches ménagères, à l'enfantement, mais pas à la lecture, encore moins à l'écriture. Écrit et signé par une femme, *Le bal des folles* s'inscrit dans le sillage de l'Histoire de la libération de la femme des dogmes patriarcaux, de son effacement volontaire du parcours historique de la société, des savoirs qu'elle maîtrise, qu'elle peut maîtriser, et des savoirs sur elle, sur son corps mystérieux, sur sa psychologie et sur sa force aux apparences de faiblesse.

Pourtant, l’Histoire ne se fait pas sans elle. Les femmes ont participé à la Révolution française au même titre que les hommes. C’est le cas d’Olympe de Gouges, une figure emblématique du combat des femmes qui se fait exécuter, sous l’ordre de Robespierre dont elle a attaqué les pratiques discriminatoires:

Libre, fière, pétie des idéaux des Lumières, elle répond en 1791 à l’universalisme hémiplégique de la Déclaration des droits de l’homme et du citoyen, qui n’appliquait ses principes de liberté et d’égalité qu’aux hommes, par une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne qui reste l’un des grands textes fondateurs du féminisme moderne, dont l’article 1^{er} proclame: “La femme naît libre et demeure égale en droits à l’homme.” [...] Accusée d’attenter à l’indivisibilité de la République, elle est condamnée à mort par la Terreur, et exécutée le 3 novembre 1793. (Fondation pour la mémoire de l’esclavage, s.d.)

Morte pour l’égalité entre les femmes et les hommes, O. de Gouges aura transmis le flambeau du combat féminin à d’autres femmes. Dans son *Bal des folles*, V. Mas (2019a) opère une fouille détaillée des événements violents vécus par les femmes à la Salpêtrière. Parmi eux, le massacre des prisonnières en 1792:

En septembre 1792, les sans-culottes demandèrent à libérer les prisonnières de la Salpêtrière; la Garde nationale s’exécuta, et les femmes, trop heureuses de s’enfuir, se retrouvèrent finalement violées et exécutées à coups de hache, gourdin et masse sur le pavé des rues. Libres ou enfermées, en fin de compte, les femmes n’étaient en sécurité nulle part. Depuis toujours, elles étaient les premières concernées par des décisions qu’on prenait sans leur accord. (74)

Ou bien, sans même qu’elles soient concertées. Et comment obtenir l’assentiment d’un groupe humain dont on veut détruire son humanité, par la profanation de son corps, pour ensuite l’exécuter, sans aucune autre forme de procès?

C’est en historienne minutieuse, inquiète de la vérité, que V. Mas documente son récit, même s’il porte le sceau ‘roman’. Un parti-pris se lit incontestablement à travers son écriture alerte, celui du combat pour la libération de la femme du patriarcat imposé par des dogmes chrétiens depuis le Moyen Âge. L’anecdote se déroule majoritairement en 1885. Le 1^{er} chapitre, sous le titre: “Le 1^{er} mars 1890” est censé servir de prologue, car il répond au dernier, titré: “Épilogue: Le 1^{er} mars 1890”, comme pour fermer le cercle vicieux, dire le retour du même. Geneviève est internée comme folle parmi les folles et écrit à sa sœur son habituelle lettre qu’elle cache soigneusement dans un coffre fermé à clef. Sont scandées ensuite, plusieurs dates servant d’ouvertures à différents chapitres: “Le 03 mars 1885”; “Le 20 février 1885”; “Le 22 février 1885”... la simulation des archives traduit les péripéties des “aliénées” sous l’œil scientifique découvreur des médecins, tout en déroulant l’Histoire violente de la Salpêtrière dans un style incisif:

Quand la dernière pierre de l'édifice avait été posée, le tri avait commencé: c'est d'abord les pauvres, les mendiantes, les vagabondes, les clochardes qu'on sélectionnait sur ordre du roi. Puis ce fut au tour des débauchées, des prostituées, des filles de mauvaise vie, toutes ces "fautives" étant amenées en groupes sur des charrettes, leurs visages exposés à l'œil sévère de la populace, leurs noms déjà condamnés par l'opinion publique. Vinrent ensuite les inévitables folles, les séniles et les violentes, les délirantes et les idiotes, les menteuses et les conspirationnistes, gamines comme vieillardes. Rapidement, les lieux s'emplirent de cris et de saleté, de chaînes et de verrous à double tour. Entre l'asile et la prison, on mettait à la Salpêtrière ce que Paris ne savait pas gérer: les malades et les femmes. Au XVIII^e siècle, par éthique ou par manque de place, seules les femmes atteintes de troubles neurologiques furent désormais admises. On passa un coup de serpillière dans les lieux insalubres, on retira les fers des pieds des détenues et on désengorgera les cellules trop pleines. (Mas, 2019a: 74)

Dans un récit polyphonique où se jouent des rapports de pouvoir intenses et parfois destructeurs, le narrateur omniscient incarne la voix de l'écrivaine, Geneviève tient le rôle de la plume scripturaire, datant l'histoire du service où elle passe son existence, avec un calendrier précis, représentation d'une consignation vérifique des événements narrés. Aussi, les voix des autres patientes, comme Louise ou bien Thérèse, surnommée la doyenne, incarnent l'Histoire qui se répète dans sa laideur agressive depuis la création de l'hôpital général. Mais, c'est à travers le regard transcendental d'Eugénie que se reconstitue l'Histoire de la Salpêtrière. Son don l'oblige à rencontrer les esprits séculaires qui habitent ses murs et la force à revivre les événements sauvages subis par les femmes depuis trois siècles:

L'hôpital a aujourd'hui l'apparence apaisée. Mais les spectres de toutes ces femmes n'ont pas pour autant quitté les lieux. C'est un endroit chargé de fantômes, de hurlements et de corps meurtris. Un hôpital où les murs seuls peuvent vous faire devenir folle si vous ne l'étiez pas en arrivant. Un hôpital où derrière chaque fenêtre quelqu'un épie, quelqu'un voit ou a vu. Eugénie ferme les yeux et inspire profondément: il lui faut partir d'ici. (Mas, 2019a: 76)

Donner la parole aux femmes interdites de parole, leur permettre de raconter leur propre histoire, les placer du côté du pouvoir de lire et celui d'écrire, montrer qu'elles sont capables de lucidité, d'objectivité, montrer aussi qu'elles ont participé à tous les progrès, les révolutions, desquels elles ont été sciemment exclues, permet à l'auteure de poser le problème de ces mises à l'écart répétées, continues, et qui sévissent encore à certains niveaux, selon différents degrés. Elle pose aussi le problème des violences¹²

¹² Le mouvement #MeToo (Britannica, s.d.), dont les débuts remontent à 2006, vit un point culminant en 2017, suite à des reportages télévisés et diffusés sur la toile sur les agressions sexuelles commises par le producteur de films américain Harvey Weinstein. Le mouvement donne la parole aux femmes harcelées et agressées sexuellement dans l'indifférence sociale et le silence des victimes, sous l'emprise de la honte ou des chantages professionnels. Derrière un tweet de l'actrice Alissa Milano, c'est une avalanche de prises de paroles féminines pour dénoncer des violences similaires. C'est le rôle tenu par Louise dans *Le bal des*

contre les femmes qui n'ont pas l'air d'avoir cessé ni même diminué, comme pour dire que des déplacements dans la réglementation de la vie sociale s'opèrent de manière imperceptible pour permettre le retour du même sous d'autres formes.

Invitée pour présenter son œuvre dans *On n'est pas couché* de L. Ruquier le 21 septembre 2019, V. Mas revient sur l'origine du bal des folles comme événement historique tenu durant vingt ans:

- L. Ruquier: Et c'est Charcot, le médecin, le grand médecin qui a eu cette idée d'organiser un bal des folles?
- V. Mas: C'est peu de temps après l'arrivée de Charcot dans le secteur des hystériques en 1870, qu'a été mis en place ce bal, qui aurait été aujourd'hui complètement incongru heu...d'exposer des patientes, des malades... (Mas, 2019b)

N'accusant pas Charcot directement, l'écrivaine répond en inscrivant la correspondance entre les débuts du bal, 1870, et l'arrivée du médecin à la Salpêtrière, en 1870 aussi. Elle explique que le but principal de l'événement, loin de l'idée de divertir les patientes, aura été d'ajouter à la célébrité du docteur. Aussi, en y invitant la haute bourgeoisie, il lui offrait le luxe de satisfaire une curiosité malsaine sur les hystériques, exhibées comme des animaux de zoo, le temps d'une soirée où on assiste à "...un mélange grotesque et un peu indécent" (Mas, 2019b).

5. Conclusion

Dans un roman aux multiples anecdotes féminines, des questions existentielles, sociétales, politiques, médicales et religieuses s'entremêlent pour construire un univers fictif au plus près d'un réel historique, mais qui se place étrangement dans une actualité faite de ruptures et de continuités. Victoria Mas est résolument du côté des femmes et de leurs désirs, ce qui se solde nécessairement par une fin de récit où chacune a l'air de trouver son compte, de réaliser son rêve. Considérant l'hôpital comme sa demeure et refusant de le quitter, Thérèse meurt dans son sommeil. Louise vainc son hémiplégie pour préparer l'enterrement de Thérèse, la remplace dans son métier de tricoteuse de châles – est-il besoin de rappeler le sens du mot "tricoteuse" durant les assemblées des sans-culottes lors de la Révolution? – pour ses camarades. Eugénie s'évade de l'hôpital avec l'aide de Geneviève et devient rédactrice dans la *Revue Spirite*. Rejetant la place inférieure assignée par la raison patriarcale et à laquelle elle s'est conformée toute sa vie,

folles. Plus récent encore le concept de féminicide (Assemblée nationale, s.d.), par opposition à homicide, est introduit en jurisprudence pour marquer le meurtre d'une femme, d'une fille, pour son sexe. Généralement par un proche, un mari, un père, un compagnon ou un ex-compagnon, le féminicide se présente comme l'autre radical de la lettre de cachet ou bien du placet. C'est le rôle tenu par la plupart des femmes enfermées à la Salpêtrière dans le roman de V. Mas. La réponse du père Cléry à la question de l'intendant sur la vraie raison de l'enfermement d'Eugénie incarne le féminicide symbolique: "À mes yeux, ma fille n'existe plus" (Mas, 2019a: 62).

Geneviève s'affranchit de ses certitudes scientifiques, du joug des hommes sur elle, celui de son père d'abord, celui du professeur Charcot ensuite, et passe de l'autre côté du partage, sereinement admise parmi les "folles".

Dans son *Histoire de la folie à l'Âge classique* (1961), Foucault peint le décor ultime dans lequel le fou a trouvé sa place, dans une société où les traditions et le christianisme ont un pouvoir encore très actif sur la science. Foucault cite l'anatomiste et psychiatre François Leuret dans son *Du traitement moral de la folie* (1840), saisit la justification des violences faites au fou durant une période où la science est en plein essor et où la médecine a l'air d'avoir vaincu nombre de préjugés liés aux traditions et à la religion:

Mais la vérité humaine que découvre la folie est l'immédiate contradiction de ce qu'est la vérité morale et sociale de l'homme. Le moment initial de tout traitement sera donc la répression de cette inadmissible vérité, l'abolition du mal qui y règne, l'oubli de ces violences et de ces désirs. La guérison du fou est dans la raison de l'autre –sa propre raison n'étant que la vérité de la folie: "Que votre raison soit leur règle de conduite. Une seule corde vibre encore chez eux, celle de la douleur; ayez assez de courage pour la toucher". (Foucault, 1972: 539-540)

C'est à dessein que V. Mas, à l'instar du philosophe, intrigue des sujets visiblement éloignés dans une même anecdote: la folie des femmes et la sorcellerie, leur folie et le Mal, leur folie et l'enfermement. En effet, la folie et les forces du mal ont toujours fait chemin ensemble dans les représentations collectives. M. Foucault (1961) questionne le statut du fou dans la société occidentale du XVII^e au XIX^e siècle pour asseoir le socle d'une réflexion sur les mécanismes de production des discours sur lui et les limitations qui sont imposées au fou. Il montre son assujettissement à un appareillage politique, juridique et médical soignant, empreint d'une figure du Mal qui refuse de se dissoudre, de s'évaporer, sous l'emprise de lois sociales ancestrales exclusives et apparemment inaltérables. Quant à V. Mas (2019a), elle recrée un univers de l'exclusion de la femme diagnostiquée comme hystérique au XIX^e siècle et traitée comme une sorcière par un faiseur de miracles. Ceci, malgré l'apparence thérapeutique entourant son enfermement. C'est peut-être la peur de la femme et le degré de cette peur, ou son intensité, qui détermine le prisme depuis lequel elle est perçue à travers les époques.

Références bibliographiques

ADLER, Laure & Stefan BOLLMAN. 2005. *Les Femmes qui lisent sont dangereuses*. Paris, Flammarion.

ADLER, Laure & Stefan BOLLMAN. 2006. *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*. Paris, Flammarion.

ASSEMBLÉE NATIONALE. s.d. *Féminicide*: <<https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/opendata/>> [22/04/2025].

BALZAC, Honoré de. 1993 [1834]. *Eugénie Grandet*. Paris, Bookking International (coll. Classiques français).

BRITANNICA. s.d. #MeToo: <<https://www.britannica.com/topic/Me-Too-movement>> [21/04/2025].

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSALIS. s.d. *Hystérie – Histoire du concept*: <<https://www.universalis.fr/encyclopedia/hysterie-histoire-du-concept/3-evolution-des-idees-sur-l-hysterie>> [24/04/2025].

FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE. s.d. *Marie Gouze, dite Olympe de Gouges*: <<https://memoire-esclavage.org/biographies/olympe-de-gouges>> [24/04/2025].

FOUCAULT, Michel. 1972 [1961]. *Histoire de la folie à l'Âge classique*. Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel. 1971. *L'ordre du discours, Leçon inaugurale prononcée au Collège de France le 02 décembre 1970*. Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel. 1976. *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*. Paris, Gallimard (coll. Tel).

FOUCAULT, Michel & Arlette FARGE. 2014 [1982]. *Le désordre des familles Lettres de cachet des Archives de la Bastille au XVIII^e siècle*. Édition revue, Gallimard / Julliard.

FOUCAULT, Michel. 1984. “Des espaces autres, Hétérotopies (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967)” in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, 46-49: <<https://cinedidac.hypotheses.org/files/2014/11/heterotopias.pdf>> [19/04/2025].

FOUCAULT, Michel. 2004. *Sécurité, territoire, population, Cours au Collège de France, 1977-1978*. Paris, Seuil (coll. Hautes études).

GIRARD, René. 1961. *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris, Grasset & Fasquelle.

GUILYARDI, Houchang (sous la direction de). 2015. *Folies à la Salpêtrière, Charcot, Freud, Lacan*, Paris, EDP Sciences (coll. APM).

MAS, Victoria. 2019a. *Le bal des folles*. Paris, Albin Michel.

MAS, Victoria. 2019b. *Intégrale – On n'est pas couché* [vidéo]. Interviewée par L. Ruquier. France 2, 21 septembre: <<https://youtu.be/923lNfGiJww?si=Um5gf8j6k0KVCESK>> [20/04/2025].

MURAT, Laure. 2001. *La maison du docteur Blanche, Histoire d'un asile et de ses pensionnaires, De Nerval à Maupassant*. Paris, Jean-Claude Lattès.

THUILLIER, Jean. 1993. *Monsieur de Charcot de la Salpêtrière*. Paris, Robert Laffont.

KARDEC, Allan. <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/kardec-hippolyte-leon-rivail-dit-allan/>> [21/04/2025].

KARDEC, Allan. 1867. *Le livre des esprits: Contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des esprits et leurs rapports avec les hommes...* (15e éd.) / recueillis et mis en ordre par Allan Kardec: <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k37236t.texteImage>> [21/04/2025].

LEURET, François. 1840. *Du traitement moral de la folie*. Paris, J-B Baillière: <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k850793.image>> [24/04/2025].